



Photo Nicolas Meyer

Retour à la case départ

Par Valentin Lachaux



Après la parenthèse enchantée des Jeux Paralympiques, le handisport fait la grimace. Au Montpellier Handi Rugby, athlètes et dirigeants se sont lancés dans une quête perpétuelle pour obtenir des financements, et de la reconnaissance. Tout reste à construire pour un club qui ambitionne, à terme, de jouer les premiers rôles dans sa discipline.

Les bruits désordonnés de métaux qui s'entrechoquent rompent avec le calme de la colline de Massane au coucher du soleil. À l'intérieur du Palais des Sports Pierre de Coubertin, l'entraînement des Sharks de Montpellier est en train de commencer. Le bourdonnement ambiant et les discussions sont rompus par de surprenants bruits d'outils, au loin, qui mènent vers une pièce isolée. C'est là qu'a été installé le local de l'équipe de rugby fauteuil du coin, qui s'apparente surtout à un paddock avant une course automobile.

Dans ce garage, les clés à molette trainent par terre et les roues sont soigneusement rangées par tailles contre le mur. C'est la débrouille : chacun règle son pare-choc, change ses roues, enfille ses gants... *« La première dépense au quotidien, c'est le matériel. C'est un sport de contact, donc il faut vérifier quotidiennement l'état des fauteuils, des roues, changer les chambres à air... »*, résume Emmanuel Ravelojaona, président du club, l'un des plus récents en France.

Il faut dire que les chocs dans le jeu nécessitent un entretien régulier (et très couteux !) du matériel. En moyenne, les roues se changent tous les deux ans, les soudures sont refaites régulièrement, et les pneus peuvent être changés plusieurs fois par match. *« C'est une contrainte que l'on trouve habituellement dans un sport mécanique, mais c'est aussi ce qui fait la particularité des sports en fauteuil »*, explique Lou, membre de l'équipe et également réparatrice lorsqu'elle ne joue pas.

Sur le terrain, le contraste est saisissant entre le parquet flambant neuf, et l'usure des fauteuils qui grincent

dessus tout en portant les stigmates des derniers matchs. En revanche, ne cherchez pas de poteaux ou de ballons ovales, car vous n'en trouverez pas. Ce sport n'a de rugby que le nom, et il en a seulement gardé les chocs en héritage. On le pratique à quatre contre quatre, à mi-chemin entre le basket-ball, la passe à dix, et le football américain. Avec les contacts en plus. *« Après mon accident, je voulais reprendre la boxe, mais ce n'était plus possible avec ma pathologie. J'ai retrouvé ici la notion de dépassement de soi que je pouvais ressentir sur le ring »*, raconte Aurélien Fricker, membre de l'équipe de France et du club de Montpellier.

Le but du jeu est simple. Il faut se rendre dans l'en-but avec la balle ronde sur les genoux, à la manière d'un « touchdown ». En théorie, pour défendre, rien de plus simple : l'adversaire, qui pose le ballon sur ses genoux ou dans un panier situé devant lui, doit le perdre. En pratique, il faut le gêner, souvent en lui fonçant dessus. Et ces secousses abîment très vite les assises, et coûtent cher, dans un sport où l'argent est le nerf de la guerre.

Des financements difficiles à obtenir

Lorsqu'on lui demande le prix de son matériel, Mathieu, le trésorier du club, annonce vite la couleur. *« Un fauteuil correct, c'est entre 9 000 et 15 000 euros selon les roues qui sont choisies. Et cela ne prend pas en compte l'achat des jantes à 1 200 euros, ou d'une paire de flasques de protection à 875 euros. »* Un autre joueur, qui souhaite rester anonyme, ajoute : *« pratiquer le rugby*

fauteuil coûte des milliers d'euros, et j'en paye une partie de ma poche. C'est un bol d'air dans notre quotidien, donc on le fait, mais pas grand monde ne nous aide. »

« Ça coute un bras, déplore Aurélien Fricker. Lorsque l'on change de fauteuil, on revend l'ancien, et on comble le reste. Certains arrivent à avoir des subventions, mais il n'y en a pas assez pour tout le monde. Pour la plupart, on met tous la main au portefeuille. »

« C'est toujours le même problème, voire pire »

Pour obtenir des financements, le club de Montpellier doit sans cesse remplir des dossiers et répondre à des appels à subvention pour continuer à rester performant. *« À chaque fois que l'on accueille un nouveau joueur, il faut faire des dossiers de subventions, ou un appel aux dons. »*



L'an dernier, la GMF, l'Agence nationale du sport, le Montpellier Hérault Rugby (MHR) et la Région Occitanie ont été nos sponsors. Il faut recommencer chaque saison », regrette le trésorier.

L'illusion des Jeux Paralympiques

Au lendemain des Jeux Paralympiques de Paris 2024 et d'une période de forte médiatisation, les acteurs du rugby fauteuil en France se voulaient confiants. Sur leurs capacités à attirer du monde, de nouveaux financements, mais aussi à mettre la lumière sur le sport adapté. *« La progression du club reste dépendante de l'argent reçu. Il ne faut pas être trop ambitieux sur les achats. Si l'on veut recruter, nous devons d'abord agrandir notre flotte de fauteuils »,* explique le président.

Mais quelques mois après, l'effet Paris 2024 n'a finalement pas été celui

escompté. Le budget des Sports a été revu à la baisse et les feux des projecteurs se sont éteints. Aurélien Fricker tire la sonnette d'alarme. *« Les Jeux ont apporté de la visibilité, mais pas de budget. Certains joueurs de l'équipe de France ont vu leurs aides être retirées. Nous avons espoir que cela mette un peu plus la lumière. Mais c'est toujours le même problème, voire pire. »*

L'équipe de France, elle, reste aujourd'hui un symbole d'inégalité plus qu'une véritable entité fédératrice. Pour accéder à ce collectif triple champion d'Europe en titre, il faut être bon. Mais c'est le matériel qui conditionne en partie la performance requise pour y entrer. *« Pour partir en sélection, nous devons avoir notre propre fauteuil, adapté à notre corpulence et notre pathologie. On ne peut pas se permettre de prendre celui de quelqu'un d'autre »,* avoue Aurélien Fricker, qui dû investir lui-même pour progresser. Il n'a pas droit à des aides de la Fédération française handisport, la faute à un statut *« pas encore assez élevé »*.

La FFR espérée comme bouée de sauvetage

Des semaines plus tard, le rendez-vous est à nouveau donné au gymnase. Les tribunes sont vides. Ce jour-là, l'équipe B du Montpellier Handi Rugby (National 3) reçoit le RC Toulon, Auterive, et le FC Grenoble, dont l'entité handisport est directement affiliée au club de rugby évoluant en Pro D2. Un rêve qu'Emmanuel Ravelojaona aimerait, lui aussi, toucher du doigt, bien que le Montpellier Handi Rugby soit aujourd'hui partenaire du MHR, pensionnaire de Top 14.



Les gants et la flasque de protection du fauteuil usés par le temps. Photo Nicolas Meyer

Selon lui, la discipline du rugby fauteuil pourrait être dépendante de la Fédération française de rugby (FFR) à court terme. *« Cela obligerait les clubs professionnels à avoir une entité handisport. Ça n'arrivera pas du jour au lendemain. Mais la plupart des présidents de clubs souhaitent être sous l'égide de la FFR. Pas pour l'argent, mais pour une meilleure visibilité, et davantage de reconnaissance. »*

Les Sharks remporteront finalement tous leurs matches, mais auraient voulu partager cela avec un peu plus qu'une dizaine de spectateurs. *« On est ambitieux grâce à notre jeunesse. À court terme, on veut être champion de première division, mais il faudra détrôner le Stade Toulousain pour cela. »* Comme chez les valides donc, les Rouge et Noir sont l'épouvantail de la discipline. Après trois victoires, les nuages ont disparu dehors. Et l'avenir du rugby fauteuil, lui, pourrait aussi s'éclaircir. En tout cas, tout le monde ici semble déterminé à y croire. ■



Les Sharks de Montpellier à l'entraînement
Photo Valentin Lachaux